

LIBERATION (Q)
9, Rue Christiani
75883 PARIS CEDEX 18

10 AVR 85

Un Huron à la Biennale de Paris

Notre envoyé très spécial s'est promené incognito dans la Grande Halle de la Villette. Il a observé d'un œil de lynx le public en goguette et les tableaux aux cimaises. A partir d'aujourd'hui et pour quelques jours, il livre ici le fruit bizarre de ses ruminements blasés.

Ce n'est pas d'abord la peinture qu'on voit. C'est l'architecture, la structure, les fringues, c'est donc l'art total et on réalise enfin que l'art total est un peu égarant pour l'esprit. Il y a ces fringues. Autrefois on mettait des smokings mais c'était une formalité très invivable et qui ne concurrenait pas la prestation picturale (les femmes faisaient bien les efforts habituels qu'on sait, mais elles n'avaient rien à voir avec l'art et ça n'était pas gênant). Là c'est gênant. Car si, même critique commandité, vous avez depuis longtemps compris qu'une belle paire de pompes c'est bien plus beau qu'un Picasso, vous ne regardez plus les cimaises. Et si en plus vous cherchez dans cette foule quelqu'un d'important aux promesses douteuses, alors c'est foutu. Je n'ai pas vu grand chose. Mais il faut dire d'entrée de jeu que je vois très vite, un vrai lynx.

Arriva un temps où l'art fut plus une question de prévision que d'invention. Je ne sais pas quand on peut situer ça. Les critiques et sans doute beaucoup de ces artistes dans l'ensemble très naïfs et surtout pas assez solides pour admettre qu'on coule à pic, veulent encore voir une étendue. Or nous sommes, c'était prévisible, en plein goulot d'étranglement. Il y a surtout cette figuration libre, (espèce d'espéranto pictural très facilement accessible et qui est donc le babil de tout le monde. Mais il faut savoir qu'il y a

bientôt un siècle que la figuration est libre. Autrefois, il y avait des écoles, maintenant ce sont ces appellations dans quoi on trouve infinité plus de pléonasmes que de barbarismes excitants.

Dans une exhibition comme celle-là, on cherchera désespérément le choc. On n'aura surtout pas de mauvaises impressions, quelque chose qui serait comme un dégoût, qui vous pousserait à la colère. Car tout ça est très décoratif. La peinture est vraiment devenue un élément d'ameublement. Le problème, c'est qu'ils ont tous joué le grand format, rapport au fait qu'une population acheteuse vit en loft, sans doute. Mon professeur de peinture me disait à Chicago en 50 « Si tu ne peux pas le faire bien, fais-le grand », et c'est ce qu'il font tous. Alors, quand vous entrerez dans une partie du salon enfin un peu intime, presqu'un appartement modeste mais peint en blanc, il y aura des choses qui vont vous séduire plus doucement, et vous comprenez enfin que la relation à une petite toile est beaucoup plus tendre et sexy. Puis vous vous apercevez que c'est du Masson, donc rien de nouveau (ce que j'ai d'abord cru, mais mon accompagnateur m'a dit que c'était du Michaux. Précisons-là qu'une confusion de la part d'un esprit très éclairé est toujours un enseignement).

Fred
... A suivre

Les collages de Li Shuang



Le papier est, en Chine, une denrée rare. Quand elle est arrivée en France, après quelques démêlés avec la sécurité de son pays et près de deux années d'emprisonnement, Li Shuang en a découvert avec ivresse les possibilités multiples. Elle en a tiré toute une collection de collages légers et colorés comme des papillons exotiques, qui mettent en scène des personnages aux formes et aux mouvements dont la fluidité et l'aisance rappellent celles de Matisse — une in-

fluence que Li Shuang reconnaît volontiers.

Scènes d'une vie quotidienne et amoureuse aux antipodes de celles que Li Shuang peignait quand elle était encore en Chine, et qui ont été exposées l'an dernier à Paris. Angoisse, enfermement et immobilité se sont évaporés. Mais le monde que Li Shuang illustre reste un monde totalement chinois — dans ses couleurs comme dans ses formes, jusqu'aux fragments de peintures classiques qu'elle intègre aux collages. Comme si la liberté conquise en arrivant en France débouchait sur une affirmation encore plus vive de l'identité asiatique de l'artiste, plutôt que sur une immersion dans l'univers artistique occidental.

De cette expérience naissent des œuvres essentiellement décoratives, délicates et poétiques, remarquablement proches des arts du papier dont les Japonais sont les grands maîtres, mais dont Li Shuang paraît avoir capté l'âme.

P.S.

Li Shuang, Collages. Galerie James Mayor, 34 rue Mazarine, Paris 6e. Du mardi au samedi, 11-13h et 14-19h, jusqu'au 20 avril. Au musée d'Épernay du 13 avril au 2 juin.